

N° 135

Prix : 1 fr 20

Belgique : 1 fr. 50



*Le « Prince of Wales » quittait le port de Cowes pour
une destination inconnue.*

(P. 4264.)

C. I.

LIVRAISON 537.

« Ils ont déshonoré l'armée, ils ont augmenté le désordre et l'esprit de révolte, qui règne dans le peuple.

« Et si le Président de la République a grâcié votre mari, il l'a certainement fait pour pallier cette faute et calmer ainsi les esprits.

« Mais oublions tout cela, madame ; et méprisons ce jugement ; c'est là notre unique force !

« Je travaille, maintenant, depuis quarante ans ; depuis quarante ans, je me défends par le mépris contre toutes les attaques suscitées par mes œuvres. Et ces deux dernières années, de telles colères se sont soulevées contre moi, dont j'ai triomphé, que je crois, que nous sommes si bien armés par le mépris et l'indifférence, qu'ils ne pourront plus jamais nous atteindre.

« Il existe des gens malhonnêtes, des auteurs de brochures injurieuses, que j'ai banni à jamais de ma vie... Ils n'existent plus pour moi, je ne les connais plus, leurs noms me sont inconnus... Et si je les rencontre, je ne les vois même pas ; si l'on me présente leurs œuvres, je ne les lis pas.

« C'est pour moi une question de santé. J'ignore s'ils continuent à m'injurier et j'attends patiemment, que toute cette boue coule dans le ruisseau.

« Je conseille à votre mari d'employer ce système... Je lui conseille d'oublier toutes ces injures, de mépriser les gens qui l'ont offensé. Il est tellement au-dessus de tout cela, que rien ne peut plus l'atteindre.

« Dans vos bras, près de vous, il reviendra à la vie ; il retrouvera sa santé au soleil resplendissant de votre amour.... Loin de la foule, il se reposera au sein de sa famille ; il se réjouira de l'affection de ses amis.

« Je souhaite la paix à ce pauvre martyr, la paix et la joie d'une vie retirée et tranquille ; dans une atmosphère d'amour et de tendresse, parmi ceux qui le comprennent et l'admirent.

« Nous continuerons la lutte, madame, la lutte pour la justice et la vérité... Rien n'a changé pour nous, et nous combattons pour le droit avec le même acharnement qu'hier. Nous

devons réussir à obtenir sa réhabilitation, pas pour lui, car il est déjà réhabilité aux yeux du monde entier, mais pour la France, notre pauvre patrie, que cette injustice déshonore.

« Notre but est de réhabiliter la France devant les autres peuples et nous parviendrons.

« Un pays comme le nôtre ne peut vivre sans justice, et nous porterons le deuil tant que cette offense, qu'on a infligée à la Cour suprême, ne sera pas vengée !

« Dès que nous ne nous sentons plus protégés par la loi, les liens sociaux sont coupés, tout s'écroule. Et en refusant de rendre justice à cet innocent on a démontré un tel mépris de la justice, que nous ne pouvons même pas les couvrir de notre silence... Nous aurions volontiers caché cette injure qu'on a fait au droit, devant les autres peuples, pour ne pas être forcé d'en rougir ; mais l'audace de nos ennemis a été trop grande, ils ont proclamé trop haut leur propre honte et toute l'Europe, le monde entier, a été le témoin de cette infamie.

« La France ne peut vivre sans honneur ! c'est un crime que de le vouloir et de vouloir isoler notre patrie par des machinations, ayant pour unique but de sauver quelques coupables.....

« De nombreux étrangers, sans doute, vont venir assister à l'exposition universelle. Je suis sûr que l'été prochain Paris sera rempli de gens et que des représentants de tous les peuples y viendront... Mais cela ne nous suffit pas. Il nous faut l'estime de nos hôtes, plus encore que leur argent. Nous exposons les travaux de tout un siècle, ceux de notre industrie, de nos arts, de nos sciences... Oserons-nous parler de notre justice ?

« J'imagine qu'on pourrait édifier sur le champ de Mars, une maquette en carton-pâte représentant l'île du Diable, avec une marionnette, tenant la place du condamné. Et je rougis de honte, je ne comprends pas, comment la France peut ouvrir cette exposition, avant qu'elle n'ait rétabli son honneur devant tout le monde. Ce n'est que lorsque l'innocent sera réhabilité, que la France le sera aussi.

« Et je le répète encore une fois, madame : ayez confiance en nous, les amis de votre mari; nous avons trouvé le moyen de le libérer; nous trouverons aussi le moyen de lui rendre l'honneur. Personne ne l'abandonnera; nous savons tous, qu'en combattant pour la justice nous combattons pour notre patrie.

« Et l'admirable frère de notre innocent vous donnera un exemple de courage et de sagesse. Nous vous demandons seulement un peu de patience; mais nous espérons, qu'il ne se passera pas longtemps, avant que nous ne soyons capables de laver votre nom officiellement de toute honte.

« La pensée de vos enfants m'émeut... Sans cesse, mes pensées vont vers eux et je les vois dans les bras de leur père. Je sais avec quel soin vous les avez élevés, comment vous avez tout fait, pour leur cacher le malheur qui avait atteint leur père. Ils devaient croire, qu'il était en voyage et qu'il leur reviendrait bientôt. Mais ils ne tardèrent pas à comprendre qu'un mystère planait sur la maison, ils commencèrent à poser des questions, ils insistaient. Ils ne comprenaient plus cette trop longue absence. Que pouviez-vous leur dire, comment leur expliquer le martyre de leur père? Quelles souffrances vous avez dû endurer en les entendant réclamer leur père... Il faut qu'ils se souviennent toute leur vie, que leur père a été un héros, faut qu'ils n'oublient jamais l'admiration et la reconnaissance qu'ils lui doivent.

« Et vous auriez dû leur dire, combien il a souffert, malgré son innocence, et quelle force d'âme il a montrée. Vous auriez dû leur dire qu'ils doivent l'aimer tendrement pour lui faire oublier l'injustice des hommes. Leurs jeunes âmes auraient été trempées par cet exemple de vertu héroïque.

« D'ailleurs, il n'est pas encore trop tard pour le faire. Un soir, quand la famille sera paisiblement réunie autour du foyer le père les prendra sur ses genoux; il leur racontera toute l'histoire tragique de sa vie. Il faut qu'ils la connaissent afin qu'ils le respectent, et l'aiment comme il le mérite.

« Quand il leur aura tout dit, ils sauront que, dans le monde entier, il n'y a pas d'héros plus estimé, pas de martyr, dont les souffrances aient plus profondément touché les cœurs.

« Alors, ils seront fiers de leur père, ils seront fiers de porter son nom, le nom d'un homme brave et stoïque qui a été éprouvé par le plus terrible destins, que la méchanceté et la lâcheté des hommes aient jamais permis.

« Un jour viendra où ce ne seront pas ni son fils, ni sa fille qui rougiront mais bien les enfants des bourreaux, qui seront accablés sous l'exécration générale.

« Je vous prie d'agréer, Madame, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« EMILE ZOLA ».

La lettre ouverte d'Emile Zola fut comme la torche qui ranima le feu. L'incendie fut énorme.

La grâce, par laquelle on avait rendu la liberté au prisonnier était une insulte pour tous ceux qui combattaient pour le droit et la justice. Partout, dans les villes, dans les villages, dans les plus petits bourgs, on se remit de nouveau à parler de l'affaire Dreyfus. De nouveau, les combattants s'échauffaient à discuter le pour et le contre et à lutter avec acharnement.

On savait que cet acte n'était pas le dernier mot à dire dans l'affaire Dreyfus.

En apparence, tout était fini et le calme rétabli. Mais on sentait qu'un jour viendrait, où les juges devraient prononcer un nouveau jugement. Et ce jour serait celui de la réhabilitation intégrale d'Alfred Dreyfus.

Mais quand viendrait-il, ce jour tant attendu ?

Quand ?.....

CHAPITRE DXXV

LE MALHEUR CHANGE LES ETRES....

Yvonne Mélan, avait cru qu'après le coup terrible qu'elle avait reçu, plus rien ne pourrait jamais l'ébranler.

Mais, lorsque les multiples désagréments, qui suivirent le désastre, se firent sentir, elle en souffrit indiciblement. Elle vit que, jour après jour, il lui fallait traverser tout un enfer de douloureuses humiliations. Pendant les premiers jours de sa solitude, elle n'avait pas quitté son appartement. Elle s'était nourrie des quelques conserves qu'elle avait en réserve. Mais, à la fin, lorsque celles-ci furent épuisées, il lui fallut sortir, pour aller acheter des vivres.

Inévitablement, elle rencontrait ses connaissances, qu'il lui fallait saluer. On ne lui rendait jamais son salut. On la toisait d'un regard méprisant en passant à côté d'elle, ou l'on détournait la tête. Chaque fois que cela lui arrivait, elle se sentait brûlée par la honte comme par du feu. A la maison, elle se voyait épiée, guettée. Avec une curiosité blessante, les voisins cherchaient à s'approcher d'elle. Les fournisseurs, qu'elle n'avait pas encore payés, venaient lui présenter leurs factures. Il lui fallait leur parler, leur demander des sursis, leur faire des promesses qu'elle savait irréalisables. Avec quoi pourrait-elle payer

ses dettes, puisqu'elle n'avait aucun revenu et aucun moyen d'existence. Quand les derniers sous qu'elle possédait encore seraient dépensés, elle n'aurait plus rien et ne pouvait demander assistance à personne.

Sa mère ne lui donnait rien. Après l'arrestation d'Hugues, elle était, un jour, allée la voir pour lui demander conseil et aide. Mais elle avait été reçue, de telle façon, qu'elle ne pouvait se résoudre à retourner encore chez sa mère.

— Surtout, ne viens pas dans ma maison, en plein jour, lui avait dit sa mère. J'ai honte devant les voisins. Je veux bien te donner un repas par jour, mais il faut que tu t'introduises dans la maison quand il fait sombre, afin que personne ne te voie.

Yvonne avait préféré se passer de ce repas, et elle n'y était pas retourné.

Elle passait ses journées dans un morne désespoir. Malgré les privations qu'elle s'imposait, ses dernières réserves d'argent diminuaient rapidement et, un jour, elles se trouvèrent définitivement épuisées.

Enfin, la faim la poussa à aller chez sa mère ; il était déjà nuit quand elle arriva et la bonne dame était en train de se coucher. Elle reçut sa fille d'un air maussade.

— D'où viens-tu à cette heure-ci ? demanda-t-elle. Ne pouvais-tu pas venir un peu plus tôt ? Tu sais très bien que je dîne de bonne heure. Alors, c'est en pleine nuit qu'il faut se remettre à servir Madame ?

— Mais, c'est toi qui m'avait dit de ne pas venir pendant la journée.

La mère murmura quelque chose qu'Yvonne ne comprit pas, puis elle alla chercher les restes de son dîner, qu'elle disposa sur la table de la cuisine.

— Tu mangeras ici, à la cuisine. Depuis quelques jours j'ai un locataire. Il vient de rentrer et je ne veux pas qu'il te voie.

Yvonne se mit à table dans la cuisine, avala pénible-

ment quelques bouchées et voulut ensuite s'en aller. Sa mère la regarda d'un oeil stupéfait.

— Mais puisque tu veux aller te coucher, maman, je ne veux pas te déranger.

La vieille répondit d'un ton amer :

— Puisque tu es là maintenant, restes-y ! Il faut enfin que je sache, ce que tu as l'intention de faire...

— Mais rien, maman.

— Comment rien ? demanda la mère d'un air étonné, en scandant les syllabes.

— Non, mais que voudrais-tu que j'aie l'intention de faire ?

— Enfin, il faut quand même que tu te rendes compte de ce que tu veux. Tu ne peux pas garder ton appartement, donc il faut que tu tâches de te caser quelque part.

Pendant un instant, Yvonne se sentit de l'espoir :

— Veux-tu que je revienne chez toi, maman ?

— Oh, non, jamais ! Rien à faire ! Ici on sait déjà, depuis longtemps, la honte que tu traînes... Les locataires de la maison me montreraient au doigt quand je passerai dans la rue et personne ne voudrait plus me saluer. Je sens bien que déjà, maintenant, on ne me respecte plus. Que serait-ce si tu vivais dans la maison ? Toutes mes connaissances s'écarteraient de moi et je perdrais les quelques amies que j'ai encore.

— Sois tranquille ! Tu ne perdras aucune de tes amies à cause de moi, maman. Je ne viendrai pas chez toi, répliqua Yvonne avec un peu d'amertume.

— Il ne faut pas m'en vouloir, Yvonne...

Yvonna lui coupa la parole :

— Je ne t'en veux absolument pas. J'ai compris. Mes visites t'importunent. Je ne les répéterai plus.

Yvonne s'était levée.

— Si jamais tu voulais me parler ou me voir, maman, tu viendrais chez moi.

— Ah, non, mon enfant. Jamais je ne pourrai me résoudre à mettre les pieds dans ta maison. Et, comme je te l'ai déjà répété, tu ne peux pas y rester. Tu ne peux pas habiter une maison où les gens crachent de mépris sur ton passage.

Ces mots cinglèrent Yvonne comme un coup de fouet. Pourtant elle savait bien, que sa mère disait la vérité. C'était une torture pour elle, que de vivre dans cette maison où chacun savait sa honte. Elle devint toute pusillanime :

— Je voudrais bien partir, si seulement je savais où aller.

— Va-t-en à l'étranger, c'est encore ce que tu as de mieux à faire, lui dit sa mère. Tu connais les langues vivantes et la musique, tu sais diriger un ménage. Avec ces connaissances, tu n'auras pas de peine à trouver une situation à l'étranger.

Yvonne réfléchit un instant, puis elle dit fermement :

— Non, ce n'est même pas la peine d'y songer. D'abord, je n'ai pas l'argent nécessaire pour payer les frais d'un voyage à l'étranger.

— Je pourrais peut-être t'avancer cette somme, objecta la mère.

Mais Yvonne déclina cette offre.

— Non, cela ne m'avancerait à rien. Je ne peux pas quitter Paris à cause de..., à cause de mon mari. Il faut que j'attende ici, pour savoir ce qu'il deviendra. J'espère toujours qu'on l'acquittera, ou du moins qu'on ne lui infligera qu'une peine légère. Si on lui rend la liberté, il faut que je sois là, car il aura besoin de moi.

La mère eut un rire ironique :

— C'est touchant, vraiment ! Il a fait ton malheur, et c'est encore toi qui veux l'aider !

— En tout cas, je veux essayer, maman.

— Tu es ridicule, Yvonne, fit la mère, en la regardant d'un œil dédaigneux.

Puis elle ajouta :

— Après tout, tu l'aimes peut-être encore ?

— Mais naturellement, je l'aime encore, c'est mon mari ! Quoi qu'il soit arrivé, c'est à lui que j'appartiens de tout mon cœur et c'est avec lui que je resterai.

— Fi donc ! N'as-tu pas honte, Yvonne ? Tu es sans caractère, tu n'as pas d'honneur. Si tu avais la moindre dignité, tu te sentirais incapable même de penser à cet individu !

— Maman, ne l'insulte pas ! Tu me blesses.

— Peu m'importe ! Tu ne voudrais tout de même pas que je parle avec déférence de ce traître !

Ce mot tomba sur le cœur d'Yvonne comme un coup de poignard. Elle eut un sursaut douloureux.

— Dieu ! Comme tu es cruelle avec moi, maman ! dit-elle, désespérée.

— Il a bien mérité que je sois dure pour lui, poursuivit la mère. Tu crois peut-être que je puis garder encore des sentiments favorables à son égard après le tort irréparable qu'il nous a fait ?

— Si Hugues a commis une faute, c'est Dubois qui en a été l'instigateur. Notre grand malheur fut de faire sa connaissance. Tu te rappelleras même qu'au commencement Hugues ne voulait rien savoir de cet homme ! C'est toi qui as arrangé les choses de façon qu'il se mette à le fréquenter, pour enfin en faire son ami.

— Alors, tu veux dire que c'est encore moi qui suis responsable de votre malheur !

— Indirectement, oui. Mais je ne te fais aucun reproche. Je ne fais des reproches qu'à moi-même : si je n'avais pas entraîné Hugues à faire des dettes, tout cela ne serait pas arrivé. Dubois a profité de notre pénible situation. Hugues a été la victime de mon insouciance

et de l'infamie de Dubois. Il faudra qu'il expie pour nous... Et, en attendant, le misérable Dubois a échappé. Mais j'espère toujours qu'un jour ou l'autre il aura sa part. On n'échappe pas à la justice éternelle !

La mère lança à sa fille un regard méchant :

— Je vois que tu te donnes le beau rôle en défendant ton mari. Mais, à moi, cela ne fait pas la moindre impression, comédienne !

— Je n'ai pas l'intention de te faire impression, maman. Mais n'en parlons plus, maintenant, je vais m'en aller. Je te remercie de ton somptueux dîner. Je crois que c'est bien le dernier que j'aurai pris chez toi. Adieu, maman...

La mère commença tout de même à s'effrayer :

— Tu ne reviendras plus jamais chez moi ?

— Non, pas pour l'instant...

Yvonne était à la porte.

— Je t'aiderais bien, Yvonne, si seulement je le pouvais.

— Merci, maman. Je tâcherai de m'aider moi-même.

En rentrant chez elle, Yvonne se mit à réfléchir à ce qu'elle allait faire.

Une chose était certaine : il fallait quitter l'appartement et trouver une situation. Elle ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés qu'elle éprouverait à trouver un emploi, car presque toutes les possibilités lui étaient barrées par le fait que son mari était en prison.

Elle était bien qualifiée pour remplir la place d'une dame de compagnie, mais elle ne trouverait certainement personne pour l'accepter dans sa maison. Les chances de trouver une place comme secrétaire dans une maison de commerce étaient très maigres. Il ne suffirait pas de connaître des langues étrangères. Aucune maison

ne l'engagerait sans de sérieuses références, et elle n'en avait aucune.

Elle se rendait compte de tout ceci ; mais elle ne désespérait pas de trouver quelque chose, malgré tout.

Il était tard quand elle arriva chez elle, mais elle ne se sentait pas fatiguée. La crainte du lendemain l'empêcha de s'endormir. Ses pensées tournaient constamment autour de cette même question :

— Quel genre d'occupation dois-je chercher, et où vais-je la trouver ?

Elle se rappela que tous les matins on lui apportait le journal, puisqu'Hugues s'était abonné pour un trimestre. Depuis qu'il n'était plus là, personne ne l'avait touché. Elle alla tout de suite le chercher et se mit à parcourir les rubriques des petites annonces classées. Toute une colonne était remplie d'offres d'emploi.

Elle les scruta l'un après l'autre. Son attention fut attirée par une insertion.

« Vieille dame cherche dame de compagnie, aimant la vie d'intérieur. De préférence connaissant l'allemand. »

Yvonne nota l'adresse :

« Epinay, avenue Matignon. Villa Schack. »

Elle se disait : « Schack est certainement le nom de la propriétaire de la villa. Donc la dame doit être probablement une Allemande. »

Elle aurait beaucoup aimé aller dans une maison allemande, car elle connaissait très bien cette langue.

Pourvu que la place ne fut pas encore prise !

Epinay était à une demi-heure de Paris, on pouvait s'y rendre en prenant un petit chemin de fer suburbain. Le lendemain matin, elle irait. Si elle avait la chance d'obtenir cette place !... Tout s'arrangerait...

Mais que dirait-elle à cette dame, si elle la questionnait sur sa famille ?

Elle ne pouvait pas lui dire qu'elle était mariée, car on lui demanderait où était son mari.

Que répondrait-elle ? Dirait-elle la vérité ? Mieux valait ne pas mentionner de tout ce point délicat ; car, sans cela, elle n'obtiendrait certainement rien.

Peut-être aussi la dame se demanderait-elle pourquoi elle cherchait une place, puisqu'elle était mariée...

Elle décida d'aller se coucher, pour être bien reposée et calme le lendemain.

Mais quand elle fut au lit, au lieu du sommeil, elle y trouva l'anxiété. Jusqu'à l'aube, rongée par l'inquiétude, elle se retourna fébrilement de côté et l'autre.

Enfin elle s'endormit d'un lourd sommeil.

Elle ne se réveilla que vers midi.

Elle avait à peine le courage de se lever...

Maintenant, il était inutile d'aller à Epinay, elle y arriverait trop tard.

Pourtant, elle s'habilla rapidement et se hâta pour y arriver.

Une heure après, elle arrivait devant la villa Schack. Elle sonna.

Un valet vint ouvrir la porte. Elle demanda à parler à la maîtresse de la maison.

— Quel est votre nom, s'il vous plaît ?

— Dites à Madame que je voudrais lui parler à propos de son annonce dans le journal.

Le valet la fit entrer.

— Par ici, s'il vous plaît.

Il la mena vers une grande porte, à laquelle il frappa discrètement pour entrer aussitôt après.

Yvonne l'entendit dire :

— Madame, il y a là une jeune dame qui demande à vous parler pour la place.

Puis il la fit entrer dans une pièce où une vieille dame, assise dans un large fauteuil, la reçut cordialement.

Yvonne reconnut tout de suite qu'elle avait affaire à une Allemande. Elle commença donc par expliquer son cas en allemand.

— Vous n'êtes pas Allemande ? demanda la dame, agréablement surprise.

— Non, Madame, je suis Française.

— Ah bon. C'est parce que vous parlez l'allemand si correctement et sans le moindre accent étranger que j'ai fait cette supposition. Mais vous avez certainement vécu pendant longtemps en Allemagne ?

— Oui, Madame. Mais il y a longtemps de cela. J'étais enfant à ce moment-là. Plus tout à fait petite, d'ailleurs. J'ai fréquenté une école allemande pendant deux ans.

— Tout s'explique... Mais pour parler de nos affaires : vous demandez à être engagée comme gouvernante et dame de compagnie ; mais je dois vous dire tout de suite que cette situation n'est pas tout à fait facile dans ma maison.

— Le travail ne me fait pas peur, Madame.

La dame la regarda d'un œil bienveillant.

— Il faut que vous soyez en état de faire le travail suivant : vous devrez surveiller les travaux du ménage fait par la femme de chambre, car le valet de pied que j'ai là ne s'occupe que de moi... Il me promène, car je suis fixée à mon fauteuil par la paralysie. Il faudra aussi que vous me donniez des soins.

— Mais ce sera avec plaisir, Madame.

— Croyez-vous en être capable ? Est-ce que vous connaissez les soins à donner aux malades ?

— Non, Madame, mais enfin c'est une tâche dont toute femme, ayant de la bonne volonté, peut s'acquitter...

— Ah, non ! Malheureusement non !

— Moi, ça m'irait certainement, protesta Yvonne.

— En tout cas, vous paraissiez avoir beaucoup de bonne volonté. Avez-vous déjà été dans une place analogue ?

— Non, Madame, répondit-elle timidement, car elle sentait que, maintenant, allait venir la douloureuse question sur sa vie privée.

Mais cette question ne vint pas.

Mme Schack parla des devoirs qui incomberaient à Yvonne dans sa maison et ils étaient nombreux.

Elle tiendrait aussi l'emploi de secrétaire.

Mme Schack expliqua :

— Mon mari, qui vient de mourir, était représentant de plusieurs maisons étrangères et avait placé son argent dans quelques-unes d'entre elles. Cela m'oblige à maintenir ses relations commerciales. La chose n'est cependant pas bien difficile, car j'ai encore d'autres représentants subalternes. Je n'ai qu'à donner les ordres, ce que je fais par écrit, c'est-à-dire que je vous dicterai les lettres qu'il vous faudrait écrire.

Yvonne pensa :

— Maintenant, je comprends pourquoi cette place qui a été offerte deux fois de suite n'a pas été prise avant ma venue.

Mais, comme elle tenait absolument à trouver quelque chose, elle acquiesça à toutes ces exigences.

Mme Schack s'informa de sa connaissance des langues étrangères.



Mon bien-aimé, enfin, tu es libre !...

(P. 4266.)

— Je connais la correspondance allemande et espagnole.

— C'est justement ce qu'il me faut. Donc, je veux bien vous engager, si vous voulez vous contenter d'un salaire de cent francs par mois, logée et nourrie.

Yvonne, pleine de joie, consentit, car elle n'avait pas osé tant espérer.

Mais, maintenant, il lui fallait avouer qu'elle était mariée. Mme Schack parut désagréablement surprise.

— Cela veut dire que vous ne pouvez pas vous engager à long terme ?

— Non, Madame, au contraire : je cherche une situation stable. Permettez-moi de vous faire une proposition : faites d'abord un essai d'un mois avec moi. Si vous êtes satisfaite de mon travail, je veux bien m'engager pour aussi longtemps que vous voudrez.

— Bien, nous ferons ainsi. Quand pourriez-vous commencer votre service ?

— Dans quelques jours, si vous voulez.

— Je vous en serais obligée. Mais, maintenant, dites-moi votre nom et votre adresse.

Yvonne rougit.

— Je vous demande pardon, Madame, j'avais oublié de me présenter en entrant.

— Mais je vous en prie... C'est de ma faute, puisque j'ai commencé par vous accabler de questions quand vous arriviez. Passez-moi mon agenda, s'il vous plaît, il est là sur mon bureau... Merci !... Et maintenant dites-moi votre nom, je voudrais l'insérer.

— Yvonne Mélan.

— Vous habitez Paris ?

— Oui, Madame, 2, rue de Valois.

— Merci. Je vous attends dans trois jours, c'est-à-dire lundi. Cela vous convient-il ?

— Oui, Madame.

— S'il vous plaît, appelez-moi Madame Schack, et si cela ne vous contrarie pas, je vous appellerai Mademoiselle.

Yvonne s'empressa d'affirmer que cela ne la contrariait pas du tout.

— Bon ! Nous avons donc réglé tous les détails. Ayez la bonté d'appeler le valet, s'il vous plaît. La sonnette se trouve à gauche, à côté de la porte. Appuyez deux fois.

Yvonne sonna et le valet parut.

— Renard, conduisez Mademoiselle Mélan à travers la maison. Je voudrais qu'elle fasse connaissance avec sa nouvelle demeure. Ensuite, allez dire à Mademoiselle Lejeune de préparer le déjeuner pour Mademoiselle Mélan.

— Merci, Madame, je ne voudrais déranger personne.

— Mais pas du tout du tout ! Pas du tout ! Je voudrais que vous fassiez la connaissance de Mademoiselle Lejeune, qui vous a précédée dans cette place et qui restera encore un mois, pour vous initier à tous vos devoirs. Vous déjeunerez avec elle.

Yvonne la remercia encore une fois.

Mme Schack lui serra la main quand elle partit. La maison que le valet lui montra lui paraissait extrêmement attrayante. Elle ne le cacha pas à Mlle Lejeune quand celle-ci se présenta.

— J'espère que vous vous y sentirez aussi à l'aise que moi durant tout mon séjour. Il fait bon vivre auprès de Madame Schack. Il y a beaucoup de travail, c'est vrai. Mais si on sait s'arranger, on y arrive. Je regrette d'être obligée de m'en aller d'ici.

Yvonne ne demanda pas pourquoi elle quittait la place, car elle ne voulait pas paraître indiscreète.

Mais, au déjeuner, quand elles furent assises en face

l'une de l'autre dans la vaste salle à manger, Mlle Lejeune, toute souriante, se mit à raconter :

— J'ai commis la bêtise de tomber amoureuse, c'est pourquoi je quitte cette place. Mon fiancé veut que j'aille à l'étranger avec lui pour l'épouser.

Elle parla encore pendant longtemps de son fiancé, pour en vanter l'intelligence et la probité.

Par politesse, Yvonne fit semblant de s'intéresser à ses interminables histoires. Mais, en réalité, ses pensées allaient à ses propres affaires.

Elle se sentit soulagée quand enfin Mlle Lejeune se leva de table pour la laisser partir.

Pendant le trajet dans le train, elle réfléchit à ce qu'il lui fallait faire maintenant. Tout d'abord, elle devait se procurer un peu d'argent, ce qui n'était possible qu'en vendant les derniers bijoux qui lui restaient encore. Son cœur se crispait à la pensée de se séparer de ces précieux souvenirs.

Ensuite il lui faudrait abandonner son intérieur, avertir le marchand de meubles pour qu'il vienne chercher ce qui lui appartenait...

Arrivée à la maison, elle commença à vider ses armoires.

Le jour même, ses robes passèrent chez le marchand d'habits et, avec elles, ses bagues.

Le tout rapporta environ cinquante francs.

Ainsi, elle ne débuta pas, dans sa nouvelle voie, sans un sou dans la poche, ni sans espérance.

Car son cœur meurtri se calmait à la pensée que l'avenir serait plus supportable pour elle.

CHAPITRE DXXVI

TROUBLES DE CONSCIENCE

Mme Louise Henry s'était retirée dans une solitude complète. Elle ne voulait voir et entendre personne. Et, quand, en ville, elle passait dans les rues, elle avait soin de cacher son visage sous un épais voile de deuil pour que personne ne pût la reconnaître.

Tous les jours, elle faisait un petit pèlerinage à la tombe de Robert Henry et souvent elle se sentait hantée par la tentation de le suivre dans la mort, pour pouvoir dormir avec lui dans le calme profond de la tombe.

Car c'était le calme et la paix qu'elle cherchait...

Mais comme elle était très pieuse, ses croyances l'empêchèrent de faire le dernier pas. Elle craignait de perdre ainsi le salut de son âme et que le paradis ne lui soit fermé pour toujours.

Elle ne savait comment agir...

Elle se sentait déchirée par les sentiments les plus contradictoires.

Et quand elle n'était pas assise au bord de la tombe d'Henry, elle allait à l'église, pour se prosterner devant l'autel de la Vierge, qu'elle implorait de lui mon-

trer le chemin du salut, le chemin qu'elle devait suivre pour expier sa faute et celle d'Henry.

Elle était prête à tout sacrifier, à renoncer à tout ce qui faisait encore sa consolation, si par là, elle pouvait obtenir pour Henry et pour elle-même le repos éternel...

Lorsque les journaux lui apprirent que le capitaine Alfred Dreyfus avait été grâcié, et qu'il était rendu à sa famille, elle se sentit envahie par une inquiétude croissante...

Elle se sentait attirée vers la demeure d'Alfred Dreyfus. Souvent, elle rôdait autour de sa maison. Parfois, blottie dans l'ombre de la porte d'une maison en face, elle restait là pendant des minutes, les yeux fixés sur les fenêtres de l'appartement de la famille Dreyfus...

Un jour, elle n'y put plus tenir.

Il fallait qu'elle voie l'homme qui avait supporté tant de douleurs, il fallait qu'elle lui demandât pardon pour son mari.

Elle eut beaucoup de peine à s'y résoudre. Mais, après s'être longtemps tourmentée, elle se décida. Toutes ses souffrances lui parut alors la juste punition de sa faute...

Mais quand elle s'informa, on lui dit que le capitaine n'habitait pas Paris ; cependant, comme elle insistait pour savoir son adresse et qu'on la lui refusait, on lui dit que le capitaine viendrait, un jour prochain, à Paris, et qu'elle n'avait qu'à lui demander un rendez-vous.

La jeune femme laissa un mot sur sa carte et huit jours plus tard elle recevait un mot de Mme Dreyfus lui indiquant que son mari l'attendrait le lendemain, à une heure qu'elle lui indiquait. La malheureuse jeune femme trembla ; mais enfin elle se décida et, à l'heure dite, elle sonna à la porte de l'appartement.

D'une voix tremblante, elle dit son nom à la femme de chambre et lui demanda de l'annoncer au capitaine Dreyfus.

Dans le petit salon, elle passa des minutes d'attente qui lui parurent des éternités...

Enfin, la porte s'ouvrit.

Alfred Dreyfus entra.

Louise Henry le regarda comme une apparition. Elle paraissait le dévorer de ses grands yeux douloureux. Elle sentit son cœur défaillir...

Mon Dieu, que cet homme avait dû souffrir ! Quelle mine piteuse il avait ! Il était pâle et décharné, il avait les joues creuses comme un mort ressuscité de la tombe.

Louis Henry avait les larmes aux yeux.

Elle fit péniblement quelques pas vers lui et leva des mains suppliantes :

— Capitaine, je suis une pauvre malheureuse qui vient vous demander pardon de là faute de mon mari.

Elle avait eu de la peine à balbutier ces paroles.

Alfred Dreyfus eut un sourire plein de bonté. Il prit les mains de Louise Henry dans les siennes, et comme il voyait que son excitation était telle, qu'elle pouvait à peine se tenir debout, il la mena doucement vers un fauteuil.

— Asseyez-vous, Madame. Nous allons causer en toute tranquillité.

Louise, à peine assise, eut un moment de faiblesse : sa tête retomba sur le dossier du fauteuil ; elle dut fermer les yeux pendant quelques secondes.

Alfred Dreyfus lui laissa le temps de se ressaisir. Il plaça une chaise en face d'elle et s'assit.

— Combien vous devez avoir souffert, capitaine ! Et tout cela parce que mon mari se laissa entraîner à cet acte déplorable !

— Mais, je vous en prie, Madame, la culpabilité de

votre mari n'est pas prouvée. On n'a pas pu lui demander des explications, puisqu'il avait préféré se donner la mort.

— Mais il est coupable ! dit Louise désespérée. Il est coupable !

Alfred Dreyfus eut un mouvement de surprise :

— Vous l'accusez !

Louise Henry baissa la tête. Des sanglots secouaient son beau corps :

— Epargnez-moi de parler de la faute de mon mari. Je sais qu'il est coupable. Il ne l'a peut-être pas voulu. Mais depuis que je sais combien vous avez souffert, capitaine, je n'ai pas pu trouver de repos. Je vous en supplie, capitaine, dites-moi que vous avez pardonné à mon mari.

— Ne vous tourmentez pas, Madame, ne pleurez plus. Nous ne pouvons rien changer au passé. J'eus le malheur de devenir la victime de cette machination.

— Mais combien d'années de votre vie en ont été détruites ! Maintenant que je vous vois ainsi, je ne comprends plus que mon mari ait eu une seule minute de tranquillité à l'idée d'avoir fait votre malheur.

— Ah ! il y en a encore bien d'autres, qui ont retrouvé la tranquillité. Et, pourtant, il y avait des choses encore plus graves à leur reprocher. Je sais très bien que le colonel Henry n'a pas été poussé par des motifs intéressés. Il croyait qu'il devait rendre service à la patrie. C'est là qu'il a commis une erreur : c'est humain. Personne parmi nous n'est infailible.

Louise Henry regarda Alfred Dreyfus avec admiration :

— Quelle noblesse ! capitaine, quelle grandeur d'âme ! Et c'est un homme comme vous que mon mari devait ruiner !

— Ne me plaignez pas, Madame. La Providence

m'avait destiné à passer par de lourdes épreuves. Je les ai supportées... Et maintenant je suis libre, je suis rendu aux miens... évidemment d'une façon tout autre que je devrais l'être. Mais j'ai toute raison d'espérer que mon innocence éclatera un jour. Il faut qu'il vienne, ce jour, où je serai réhabilité aux yeux du monde entier.

— Je ne souhaite rien plus ardemment, capitaine. Au commencement, je croyais qu'il était de mon devoir de faire tout ce que je pouvais pour dissimuler la faute de mon mari. Je l'ai beaucoup, beaucoup aimé, et ce fut pour moi l'heure la plus douloureuse de ma vie, lorsque je reconnus son vrai visage. Depuis, j'ai beaucoup souffert de mes troubles de conscience. J'en ai tant souffert que je ne pouvais pas trouver de repos sans vous avoir parlé... Je sens que de tout mon cœur je dois vous demander pardon pour celui qui n'est plus.

Alfred Dreyfus saisit les mains de Louise Henry et les serra fermement :

— J'ai pardonné à votre mari, Madame. Je sais bien qu'il fut toujours un officier zélé, peut-être trop zélé... C'est pourquoi je ne lui en veux pas. Et vous-même, vous ne devriez pas seulement voir ses fautes à lui. Peut-être est-il moins coupable que beaucoup d'autres qui, en ce moment, occupent les premières places. Gardez toujours un bon souvenir de votre mari. Ne pensez qu'à ce qu'il vous a donné de beau et de bon !

— Capitaine, je ne saurai jamais assez vous remercier de ces paroles.

Alfred Dreyfus l'arrêta :

— Pas de remerciements, Madame. Tout le monde peut commettre des erreurs. Ne jugeons aucun de nos semblables !

— Vous en auriez pourtant toutes les raisons.

— A quoi bon ! Je ne ferais qu'envenimer davantage encore ma vie ! J'ai été si malheureux, j'ai dû

souffrir tant de peines physiques et morales que, maintenant, je pense plus calmement à tous ces événements. Je n'accuse plus personne, car on m'a rendu du moins une chose : le bonheur de pouvoir vivre auprès des miens. J'espère donc, Madame, que lorsque vous quitterez cette maison, vous emporterez la certitude que je n'ai plus de rancune pour votre mari. Qu'il dorme en paix ! Il a payé sa folie de sa vie et de son bonheur.

Louise Henry était bouleversée par les sanglots :

— Oui, notre grand bonheur a été détruit par sa faute. Mais je dois m'en accuser, moi-même, car je n'avais pas cette force morale si héroïque que j'admire en votre femme. J'ai abandonné mon mari à l'heure du plus grand péril ; je me suis détournée de lui, au lieu de l'assister et de l'aider à supporter ce qui pouvait advenir. Mon amour n'a pas résisté à la dernière épreuve et c'est pourquoi je dois me résigner, maintenant, à suivre toute seule, jusqu'à la fin, le chemin de ma vie. Il ne me reste plus qu'une chose à faire, tant que je suis encore sur terre : je dois faire pénitence pour expier la faute de mon mari...

« Mais, maintenant que je sais que vous avez tout pardonné à Robert, je serai plus tranquille pour porter le fardeau de ma destinée !

Louise Henry s'était levée, et, la main franchement tendue à Alfred Dreyfus, elle ajouta :

— Je vous remercie de tout mon cœur de votre bonté. Essayez de ne penser qu'avec indulgence à mon mari et à moi.

— Que Dieu vous donne la force de continuer votre chemin, qu'il vous donne la certitude que toutes les fautes sont pardonnées, afin que vous arriviez à la conviction que, dans une vie future, vous reverrez votre mari et qu'alors vous retrouverez le bonheur...

Mme Henry était profondément émue. Incapable

de prononcer une seule parole, et presque chancelante, elle quitta la chambre après avoir serré une dernière fois la main d'Alfred Dreyfus.

Elle était si émue que, pendant quelque temps, elle erra à travers les rues sans savoir où elle allait ni où elle était.

En passant devant Notre-Dame, elle se sentit irrésistiblement attirée vers l'intérieur. Elle entra et tomba à genoux devant un des petits autels du transept. Longtemps, elle resta prosternée sur les marches, priant, son visage enfoui dans ses mains...

Puis elle s'affaissa. évanouie..



Mme Louise Henry rouvrit lentement les yeux. Il fallut un moment avant qu'elle put distinguer l'endroit où elle se trouvait. Elle entrevoyait une sorte d'espace étroit, où on l'avait étendue, sur un banc de bois.

Au mur étaient accrochées des images saintes.

Le regard de Louise s'arrêta sur le visage bienveillant d'une religieuse qui se penchait à son chevet et lui demandait d'une voix douce et chaudement timbrée :

— Vous sentez-vous mieux maintenant ?

— Où suis-je ? demanda Louise.

— Dans la sacristie de l'église Notre-Dame. Nous vous avons trouvée inanimée au pied d'un des autels, et nous vous avons transportée jusqu'ici. Avec des compresses rafraîchissantes, nous avons réussi à vous ranimer. Lorsque vous vous sentirez suffisamment forte, nous vous ramènerons chez vous.

Madame Henry fit avec peine un signe d'assentiment.

— Je vous remercie de votre aide, ma sœur. Je vou-

drais tant retourner à la maison. Est-il possible d'appeler une voiture ?

La religieuse quitta la sacristie et chargea un des bedeaux d'aller quérir la voiture. Puis elle s'empressa de retourner aux côtés de Mme Henry pour l'aider à se lever.

Appuyée au bras de la sœur, elle quitta l'église pour prendre place dans le véhicule qui venait d'arriver.

Pendant tout le trajet, les yeux clos, elle reposa sur les coussins.

Ce n'est que lorsqu'elle eut atteint son but et qu'elle se retrouva sur sa couche, dans sa propre maison, qu'elle reprit la force de parler :

— Je ne saurais dire combien je vous suis reconnaissante de vos bons soins, dit-elle en tendant la main à la bonne sœur. Vous m'avez rendu un service immense.

— C'était un devoir de charité, chère Madame, et vous ne nous devez aucun remerciement.

— Charité ! répéta Louise doucement en regardant la religieuse. Quel est votre nom, ma sœur ?

— Sœur Clarisse.

— Merci... Avez-vous voué votre vie au service du prochain ?

— Certes.

— Parlez-moi de votre vie et de vos devoirs. supplia Louise. Comme c'est beau de pouvoir servir et se consacrer à un pareil idéal !

Sœur Clarisse fit un signe d'assentiment, s'assit à côté de Louise et commença son récit.

Elle décrivit comment, dès sa plus tendre enfance, elle s'était sentie attirée vers Dieu. La résolution d'entrer au couvent et de faire vœu de chasteté s'était toujours davantage imposée à elle, en sorte que ses parents ne voulurent plus contrarier ses désirs.

— Et maintenant, termina-t-elle, je suis dans le même couvent depuis plus de vingt ans.

— Cette vie vous rend-elle heureuse ?

— Parfaitement heureuse.

Louise baissa les paupières et, envahie de nostalgie, elle répéta :

— Parfaitement heureuse... Ah ! si je pouvais le devenir aussi !

— Ne l'êtes-vous pas ?

Sœur Clarisse regardait étonnée autour d'elle, dans cette belle chambre si joliment installée. Devinant les pensées qui agitaient la religieuse, Louise répliqua :

— La richesse ne fait pas le bonheur ; je suis plus pauvre que bien des mendiante dans la rue. Ma vie n'a plus aucun but. Mon être entier est vide de toutes choses.

Elle se lamentait auprès de la sœur et sanglotait :

— Je voudrais aussi entrer dans les ordres, sœur Clarisse. Je voudrais vouer toute ma vie à Dieu. Aidez-moi... pour que je parvienne à être l'une des vôtres.

— Pour devenir une des nôtres, il suffit d'une ferme résolution, que vous devez cependant mûrement étudier. Vous avez ici un admirable intérieur. Probablement vous y avez passé toute votre vie. Vous avez...

A ces mots, Mme Henry, le visage crispé de douleur, interrompit brusquement la sœur, et elle répliqua :

— Oui... J'ai mené une vie qui pourrait paraître enviable à un observateur superficiel. Depuis ma prime jeunesse, je n'ai connu aucun souci. J'ai été comblée de toutes les façons par l'existence. Disposant d'une grosse fortune, je pourrais la gaspiller sans craindre de m'appauvrir, et pourtant je suis pauvre, pauvre de bonheur.

Louise ferma les yeux et commença d'une voix plaintive l'histoire de sa vie. Elle raconta son enfance, sa jeunesse, puis son premier amour dédié à Robert

Henry, décrivit tous les tourments que leur séparation lui avait apportés, et le bonheur inespéré qu'elle avait éprouvé après avoir rencontré pour la seconde fois Robert Henry, et s'être unie à lui enfin..

— Tout cela, poursuivit-elle, tout cela a été détruit, parce que je n'ai pas compris qu'il fallait entretenir ce bonheur, ou plutôt, parce qu'un destin favorable ne devait pas m'être dévolu. La vie est devenue pour moi si vide de toute signification, depuis la mort de mon époux et si solitaire, que je voudrais voir la fin de mes tourments.

— Aucun malheur, aussi grand soit-il, ne doit faire douter de la Providence divine. Notre Père qui est aux cieux ne refuse jamais son aide et permet à chacun de trouver une voie de consolation.

— Je ne l'ignore pas, sœur Clarisse, je suis croyante et je redoute de quitter lâchement l'existence. Je le redoute d'autant plus que c'est mon mari qui est coupable. Je dois expier sa faute et l'expier par une vie pieuse. La rencontre fortuite qui m'a permis de vous connaître est pour moi commé un rayon de lumière, un signe de Dieu. Je sais maintenant ce qu'il me reste à faire, et la voie qui m'est tracée pour l'avenir. Je veux finir ma vie dans le silence du cloître. Oui, je désire que tout ce que je possède soit distribué aux pauvres et aux œuvres pieuses. Je désire enfin vouer mes dernières forces à l'amour d'autrui. Sœur Clarisse, montrez-moi le chemin. Présentez-moi à votre Ordre, et je le servirai en tout amour et toute abnégation.

Sœur Clarisse se tut un grand moment. Pensive, elle dévisageait Mme Henry.

— Vous êtes bien jeune, chère Madame, vous traversez actuellement une épreuve douloureuse, qui ne vous laisse pas un libre arbitre complet. Dans cet état, il est possible de commettre une erreur en agissant trop

vite. Patientez quelque temps encore, avant d'entreprendre une démarche décisive, car, une fois décidée à entrer au couvent, lorsque vous aurez pris le voile et prononcé vos vœux, il n'y aura plus d'espoir de retour dans le monde. Pour celles qui ont vécu dans le luxe, qui ont goûté à toutes les joies de la terre, il est dur... très dur de se plier aux règles de l'Ordre et à la simplicité monacale. Croyez-moi, chère Madame, maintes tragédies douloureuses se sont jouées derrière ces murs silencieux, bien des combats désespérés qui peuvent agiter un pauvre cœur humain épris de liberté et de regret, se sont livrés sans issue possible. C'est pénible, extrêmement pénible de faire un don total de soi-même et de servir exclusivement Dieu et son prochain.

— J'ai été éprouvée si durement et si cruellement, au plus profond de mon être, sœur Clarisse, que je n'ai plus qu'un seul désir, m'évader de ce monde, et ne plus participer à toutes ces tribulations. Un désir... un seul... est en moi... Un désir brûlant, ardent : donner au reste de mon existence un mobile. Puissé-je le trouver au cloître. Aidez-moi, sœur Clarisse.

— Il faut que vous preniez encore quelque temps de réflexion, Madame ; je reviendrai vous rendre visite. Si votre vœu reste irrévocable, je vous mènerai alors au couvent des Ursulines.

En huit jours, Mme Henry mit ses affaires en ordre. Elle vendit toutes ses propriétés et licencia son personnel. Lorsqu'elle eut mis en ordre toutes choses, elle se rendit sur la tombe de Robert. Là, elle resta longtemps plongée dans une silencieuse méditation.

— J'expierai notre faute commune, Robert, j'expierai dans le silence pour qu'il nous soit pardonné à tous deux le jour du jugement dernier.

Puis, elle s'éloigna de cet enclos, dans lequel reposait son plus grand bonheur.